

FÉLIX JAHYER,

RÉDACTEUR EN CHEF.

BUREAUX

DE LA RÉDACTION ET DE L'ADMINISTRATION

RUE DES ÉCOLES, 46.

(Ouverts de 10 heures à 2 heures.)

Les manuscrits non insérés sont brûlés.

Annonces : 50 centimes la ligne. — Réclames : 80 centimes.

On rendra compte des ouvrages déposés.

«... Luttons jusqu'à la fin, se répétait-il; le pouvoir de la poésie est grand sur le peuple; je le ramènerai; nous verrons qui l'emportera, des grimaces ou des belles-lettres.»



« Raison partie... »

AIMÉ FOUCAULT,

DIRECTEUR.

ABONNEMENTS :

PARIS :		DÉPARTEMENTS	
Un an.....	12 fr.	Un an.....	15 fr.
Six mois.....	6	Six mois.....	8

Pour l'Étranger, suivant les tarifs de poste.

Les abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois.

Le Journal paraît tous les samedis.

« Voilà une fière affaire, monsieur Pierre Gringoire. N'importe; il n'est pas dit, parce qu'on est petit, qu'on s'effraiera d'une grande entreprise. Biton porta un grando taureau; les hochequenes, les fauvelles et les traquets traversent l'Océan. »

# GRINGOIRE

## Sommaire

Chronique parisienne, Jean Frolo. — ACADÉMIE FRANÇAISE : M. Prévost-Paradol et M. Guizot, Félix Jahyer. — POÉSIE : Fiat lux, Théodore Véron. — VARIÉTÉS : L'Art et les Artistes anglais au XIX<sup>e</sup> siècle, Olivier Claron. — Aurore et Printemps, Eugène Minot. — Les Bals publics et leurs mystères, Alexandre de Stamer. — CAUSERIES SCIENTIFIQUES : Traité d'Astronomie, par M. Boillot, Fontan. — Le Manteau d'Ariquin (Suite), Edouard Montagne. — L'Aube, Théodore Véron. — Échos de Paris, Aimé Foucault. — La Semaine dramatique, Edouard Montagne.

FÉLILETON : REVUE MUSICALE : Théâtre Italien, Félix Jahyer. — THÉÂTRES : Porte-Saint-Martin et Palais-Royal, Félix Jahyer. — Coups de ciseaux.

## CHRONIQUE PARISIENNE

Le jeudi 8 mars fut en vérité une journée fertile en événements disparates, chère aux fantaisistes amateurs des antithèses, des oppositions, des dissonances, propice à satisfaire tous les goûts de ce Paris si multiple et changeant : séance à l'Académie et mascarade aux boulevards, le collet monté et le débraillé, le langage exquis et la plaisanterie mal sonnante, les périodes savantes et les paroles incohérentes et heurtées, la gravité froide et le rire effréné; ici les vêtements sévères, les regards éteints, les têtes blanches; là les oripeaux multicolores, les yeux brillants, les gaietés sonores, les allures provoquantes et folles, les traits charmants, les têtes blondes.

Et cependant, en les voyant passer sur des charriots de louage, ces braves filles qui dépensent en un jour leur joie exubérante et leur épargne modeste,

toutes fières d'être ainsi parées et de planer sur la foule ébahie des badauds qui « baient aux grues, » lançant au ciel gris les notes enrôlées de leur intrépide gaieté, — je sens en moi je ne sais quel secret malaise, quelle pudeur instinctive pour ces gens qui se donnent ainsi gratuitement en spectacle.

Assurément la mi-carême présente une incontestable supériorité sur les jours gras. Ces derniers sont à la fois lugubres et honteux; on est obligé pour former le cortège de faire un monstrueux assemblage de soldats affublés de haillons et d'un ramassis de gens délégués par la préfecture de police pour le plus grand plaisir du populaire; et durant trois jours, ils s'en vont, silencieux et mornes, dans la boue et sous la pluie combattant l'humidité par l'ivresse, entourés d'une cohue désœuvrée qui les suit sans but, sans cris et sans plaisir, uniquement parce qu'il est de tradition, dans un certain milieu social, d'aller voir passer le bœuf gras.

Jadis, quand il était dans les mœurs de courir la ville en costumes bizarres et de secouer pour un jour les oppressions et les gênes d'une année sous la liberté du masque, peut-être le carnaval avait sa raison d'être; aujourd'hui, ce n'est plus qu'une petite fête administrative, et j'estime que Paris est assez grand pour s'amuser tout seul.

A la mi-carême, au moins c'est spontanément et non par ordre supérieur qu'une file enrubannée de voitures transporte, au petit pas de haridelles surmenées, des jeunes blanchisseuses aux mains rouges et tout un monde bariolé de travailleurs honnêtes.

Mais, franchement, est-il bien vrai qu'ils s'amusent à se promener ainsi, — et s'il leur plaît de célébrer par des danses et des accoutrements bizarres une fête professionnelle, pourquoi ne se contentent-ils pas de le faire paisiblement à huis clos, comme tout le monde?

Ils obéissent à un dernier débris de coutumes vieilles et surannées; ils ne croient pas que le monde a marché, qu'aujourd'hui le moindre ouvrier peut être aussi digne en sa tenue qu'un sénateur, et que la mascarade qui, — au bon vieux temps, — était commune à toutes les classes, grandes ou petites, n'est plus conservée que par eux seuls, qu'elle fait l'effet de ces marquis revenant après 1815 en culotte et en perruque poudrée, ou de ces vieux légionnaires qui s'en vont, au 5 mai, par la ville avec leur uniforme du temps passé, et qui ont inspiré ces vers charmants :

Depuis la suprême bataille,  
L'un a maigri, l'autre grossi;  
L'habit, jadis fait à leur taille,  
Est trop grand ou trop rétréci.

Un plomet énervé palpite  
Sur leur kolbach fauve et pelé;  
Près des trous de balle, la mite  
A rongé leur dolman criblé.

Ou bien un embonpoint grotesque,  
Avec grand'peine boutonné,  
Fait un poussah, dont on rit presque,  
Du vieux héros tout chevronné.

Respectez leur tête chenue;  
Sur leur front, par vingt cieux bronzé,  
La cicatrice continue  
Le sillon que l'âge a creusé (1).

(1) Th. Gautier, *Émaux et Camées*.

## REVUE MUSICALE

### THÉÂTRE-ITALIEN

#### I PURITANI

L'opéra des *Puritains* n'est pas le chef-d'œuvre de Bellini, j'oserai même dire que ce n'est pas un chef-d'œuvre. Un quatuor, un final, et quelques éclairs de génie ne constituent pas une partition. La grande âme du Sicilien frémit bien à travers ces trois actes, mais l'instrumentation manque de force et de correction. A trop de bruit succède souvent l'absence de sonorité. La trame, mal tissée, laisse tomber à terre les mélodies au moment où on les voudrait voir s'élever. Le plaisir que l'on ressent en écoutant cette musique est trop mêlé d'inquiétude; on craint à chaque minute, ce qui malheureusement arrive, voir le vide succéder à l'éclat.

Le duo des deux basses, dont Lablache et Tamburini firent un chef-d'œuvre à la création, a beaucoup perdu aujourd'hui. Il manque de distinction et n'a pas le charme ordinaire des duos de Bellini. Le quatuor est

toujours admirable ainsi que le final du premier acte, mais ils ont été chantés d'une façon insuffisante.

M. Bagier a été très-mal inspiré (il l'est trop souvent, ce me semble), en reprenant *I Puritani*. C'est un désastre moins grand que celui du *Don Giovanni*, mais c'est encore un désastre. Nicolini n'est pas l'*Arturo* voulu par Bellini. Sa voix est belle, mais elle subit le contre-coup des rôles un peu trop forts qu'on lui fait chanter; elle s'emporte trop souvent et ne sait pas s'arrêter à temps. Je n'ai pas entendu Rubini, mais Mario me semble avoir exprimé cette musique avec un charme et une pénétration inimitables.

Graziani n'est pas non plus le Riccardo modèle. M. Bagier profite bien mal des quelques représentations que l'éminent baryton veut bien nous donner. Mlle Patti chante et joue avec une grâce infinie. L'air du *voile* a été dit par elle d'une délicieuse façon, mais si l'adorable *prima dona* est bien dans tout ce qu'elle interprète, ce n'est pas une raison pour lui donner des rôles secondaires quand on peut lui offrir *Lucia*, *Linda*, *Amina*, *Norina*, ou telle autre de ces grandes physionomies qui illuminent des partitions de génie.

FÉLIX JAHYER.

## THÉÂTRES

### THÉÂTRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN

LES CHANTEURS AMBULANTS

Pièce en 5 actes, par M. Amédée Rolland.

Je soupçonne fort que mon ami Bouilly, malade depuis quelques jours, n'a pris le lit que pour s'éviter le très-désagréable ennui d'écouter, comme ils le méritent une fois par hasard, trois hommes d'un esprit très-goûté. C'est en effet une rude tâche d'avaler cinq gros actes comme ceux qui composent les *Chanteurs ambulants*, et il n'est pas de cerveau, si bien organisé qu'il soit, qui les puisse écouter sans en ressentir un coup très-violent. Mais il est bien plus pénible encore d'avoir à livrer au public son impression sur l'œuvre d'un auteur en qui on avait quelque confiance, lorsque cette œuvre est informe et mal sonnante.

Je n'ai pas le courage de vous narrer cette lamentable histoire et j'en suis heureux, car je vous évite ainsi une ou deux pages nullement susceptibles d'offrir un

Cependant qu'elles soient sérieuses ou frivoles, entourées de nos rires ou de nos respects, ces exhibitions sont regrettables, elles ne conviennent plus à nos mœurs. — Je suis bien convaincu que le peuple américain, si soucieux de sa dignité, n'a pas de mascarades.

Puisque je ne suis pas de ceux qui courent en criant Evohé ! après le char des blanchisseuses, il est temps d'aller à l'Institut goûter les charmes paisibles et inestimables de la fête intellectuelle.

C'est une rare et précieuse fortune que de voir réunis dans une même solennité deux esprits aussi éminents, deux personnalités aussi accentuées que M. Guizot et M. Prévost-Paradol.

Le vieil athlète blanchi dans les luttes parlementaires avait à répondre au jeune publiciste pressé d'entrer, lui aussi, dans l'arène, irrité d'en voir si longtemps les portes obstinément fermées. Peut-être aurait-il pu, découvrant sa poitrine, lui montrer bien des blessures reçues en ces rudes combats et jeter dans l'âme du néophyte bien des désillusions, il a préféré soutenir ce jeune courage par l'espérance. « Vous êtes jeune et l'avenir est devant vous ; qui sait quelle destinée il vous réserve, et quel emploi il fera de vous pour le service de la France. Vous êtes d'une génération, et l'un des premiers d'une génération en qui la France espère. »

Paroles fières et fortifiantes tombées de la bouche d'un vieillard qui, loin d'être aigri et découragé par de cruels et irréparables revers, demeure inébranlable dans la foi de ses idées premières, et présente aux destins contraires un regard serein et un front indomptable.

Quant au discours du récipiendaire, faut-il dire que rarement pages plus exquises ont été écrites, que cette œuvre seule suffirait à lui créer des titres académiques ? Tous, vous l'avez lu, et vous connaissez ce style, mélange inimitable d'esprit, de grâce et de pureté.

A propos d'esprit, voici, pour terminer, un mot qui, ces jours derniers, courait le monde parisien. — Un célèbre financier vient de gagner par un important arrêt de justice la modeste somme de six millions contre des actionnaires ruinés ; quelqu'un racontait à ce sujet que deux jeunes élégantes personnes, qui le touchent de fort près, avaient été fort remarquées dans les bals costumés officiels, l'une en soleil et l'autre en nuage. — Ces belles dames font, en vérité, disait-il, la pluie et le beau temps.

JEAN FROLLO.

## ACADÉMIE FRANÇAISE

M. PRÉVOST-PARADOL ET M. GUIZOT

M. Prévost-Paradol est, parmi les hommes de notre génération, un de ceux qui doivent nous être le plus chers. Non-seulement il a toujours défendu admirablement le droit de parler et la liberté d'écrire, mais, mérite rare, il est, dans ce temps-ci, un des premiers qui aient osé le faire.

On a beau dire, un fauteuil à l'Académie française, obtenu dans certaines conditions, est le plus grand honneur et la plus belle récompense qu'un homme d'intelligence et de cœur puisse espérer. Si M. Prévost-Paradol, jeune encore, sans jamais avoir occupé de hautes fonctions, et sans s'être jeté au devant de personne, a monté sans difficulté les marches du Palais Mazarin, c'est qu'il a eu le talent et le courage de combattre pour les nobles idées qui relèvent l'homme, il a toujours marché droit devant lui, dédaignant les rigueurs de l'administration et arborant le saint drapeau du droit et du devoir.

Il était d'ailleurs prédestiné pour obtenir la palme des Immortels. Etant encore à l'École normale, camarade de M. Taine, l'illustre auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise* lui avait tiré son horoscope, lui prédisant que le premier de cette jeune pléiade où ils figuraient tous deux avec About, Sarcy, Weiss, etc..., il était en mesure d'entrer dans la docte assemblée.

M. Prévost-Paradol possède en effet tout ce qui distingue l'Académicien. Pleine de grâce et d'énergie tout à la fois, sa parole est polie et en même temps subtile, fine et aussi très-hardie. Elle porte l'empreinte des hommes vraiment forts. La réception du jeune polémiste parmi les Quarante est un triomphe pour l'esprit français, pour la cause de tous ceux qui aiment le franc parler exprimé avec des formes courtoises.

Le discours de M. Prévost-Paradol a répondu à tout ce qu'on était en droit d'attendre du talent du jeune écrivain. Des pensées fortes et pleines de grâce, un style élégant et élevé ont subjugué l'auditoire, d'ailleurs admirablement disposé en sa faveur.

Le récipiendaire a reconnu tout d'abord que sa nomination avait un caractère politique, aussi s'est-il empressé de défendre l'Académie contre ceux qui lui reprochent de recevoir dans son sein des hommes politiques. Il a vanté comme très-louable au contraire « cette attribution nouvelle que nos soixante années d'agitation lui ont conférée, cet agrandissement de son rôle qui ne pouvait être prévu par ses fondateurs. » Il a montré l'insouciance du peuple envers ceux qui ont passé une grande partie de leur vie à s'occuper des intérêts de tous, et remercié l'Académie de s'acquitter à leur égard de la dette nationale et d'absoudre notre pays du reproche d'ingratitude.

Certes cette idée est grande et généreuse, d'autant que presque toujours ces mêmes hommes ont été des philosophes ou des poètes et ont manié la plume et la parole avec une incontestable autorité.

M. Prévost-Paradol, avec une modestie charmante et très-bien inspirée, n'attribue sa nomination à l'Académie qu'à son grand désir de conserver la liberté d'écrire, puis, entrant de plain pied dans son sujet, il aime à se figurer que la sympathie dont M. Ampère l'a toujours entouré a guidé les votes qui ont amené sa réception.

Il trace alors avec amour le portrait de son prédécesseur depuis le jour où, à 20 ans, il entra dans le salon de madame Récamier jusqu'à l'instant de sa mort. Dès les premiers mots prononcés, nous pouvons recueillir ce charmant portrait qu'il trace du poète en général :

..... Ce qui enchaîne la foule au char du poète aussitôt qu'il a paru, ce qui fait tendre vers lui toutes les mains, ce qui fait jeter vers lui sans hésiter toutes les couronnes, c'est le sentiment que nous avons tous de l'extrême rareté des dons qui font le vrai poète. Poètes, nous le serions tous, s'il suffisait, pour mériter ce nom, d'être remués jusqu'au fond de l'âme par les grands ou les touchants spectacles de la nature ou de la vie ; oui, cette émotion profonde qui s'éveille alors en nous, qui envahit tout notre être, qui monte jusqu'à nos lèvres tremblantes et jusqu'à nos yeux humides, n'est autre chose que le flot sacré de la poésie qui se soulève par intervalles et à divers degrés dans presque toute l'âme humaine. Mais, tandis que nous laissons passer cette émotion divine, craignant de ne pouvoir l'exprimer que par des mots indignes d'elle, le poète, plus hardi, parce qu'il sent sa force, recueille comme son bien ce souffle d'en haut, le concentre, le modère, le mesure, l'épanche enfin à son gré en des flots d'harmonie, et, aussitôt que sa voix inspirée a frappé notre oreille, nous courons l'entourer de notre admiration reconnaissante, car ce que nous avons senti comme lui, lui seul pouvait le chanter.

M. Prévost-Paradol reconnaît que M. Ampère n'avait pas : « cette inspiration puissante, cette élégance soutenue et ces fortes images qui peuvent seules répandre l'œuvre d'un poète à travers l'espace, et le faire vivre à travers le temps ; » mais, il lui accorde le goût inné de la poésie et l'instinct de la scène qu'il sut conserver au milieu de ses études postérieures souvent fort arides.

C'est après un voyage dans l'Est et le Nord de l'Europe que M. Ampère conçut le goût d'écrire l'histoire, non pas d'après les livres, mais d'après les souvenirs trouvés sur les lieux mêmes.

Parlant de l'*Histoire romaine à Rome*, M. Prévost-Paradol se retranche derrière Montaigne afin de pouvoir librement caractériser la différence qu'il trouve entre cette œuvre de M. Ampère et l'œuvre analogue publiée récemment par un écrivain couronné. Le jeune immortel n'avait pas besoin de cet excès de précaution, surtout en employant le langage poli et l'exquis sentiment d'honnêteté dont il s'est servi. Là est du reste la plus belle page de sa harangue ; il n'est pas possible de ne pas admirer l'élevation des idées, la force et la grâce du langage avec lesquelles il cherche à se pénétrer de son devoir et des lois de sa conscience. Lisez plutôt :

M. Ampère n'était pas plus aveugle que tout esprit éclairé sur les difficultés que soulèvent ces questions redoutables ; mais ce qu'il se refusait à comprendre et ce qu'il ne pouvait souffrir, c'est qu'on prétendit tirer de cette source obscure et troublée une règle de conduite capable d'être mise à côté, bien plus, d'être mise en face ou au-dessus de la pure et sublime notion du devoir.

intérêt quelconque. J'aime mieux envisager avec vous les conséquences de cette tentative malheureuse, faite par M. Amédée Rolland dans un genre démodé.

M. Amédée Rolland a commencé avec éclat à l'Odéon, il a vu son nom distingué parmi vingt autres qui fussent devenus aussi facilement célèbres que le sien. M. de La Rounat a mis à recevoir ses œuvres une complaisance que je m'explique, et que l'auteur a su jusqu'à un certain point justifier. Mais puisque M. Marc Fournier ouvrait à M. Rolland les portes d'une scène où il pouvait faire représenter une œuvre large de conception et de formes, pourquoi le père du *Marchand malgré lui* n'a-t-il enfanté qu'un mannequin à tiroir destiné à servir de vêtement à une chantuse populaire et de prétexte à d'horribles assassinats et à d'énervantes conspirations ?

N'a-t-on pas le droit de lui dire : Est-ce ainsi que vous payez la confiance que l'on met en vous au préjudice de tant d'autres qui sont là, attendant avec de bonnes pièces sous le bras : un *Richard III*, peut-être ou des *Crochets du père Martin* ? Tandis que manuscrits sur manuscrits s'enfouissent dans les cartons ou bien sont rendus à leurs auteurs sans être lus, et cela pour faire place aux vôtres et à ceux des privilégiés de votre

race, vous bénéficiez d'une gloire facilement acquise, que vous n'avez pas encore payée en travaux suffisants, et nous n'aurions pas le droit de laisser échapper notre indignation ? Les sifflets qui ont accueilli *Henriette Maréchal*, la fille de deux lutteurs éprouvés, se tairaient en présence de votre gros mélodrame sous le prétexte qu'il ne faut pas vous causer de chagrin ? Mais qui doit donc tenir la balance de la justice, si ce n'est nous qui devons la rendre en public ? Votre échec peut bien nous faire de la peine, mais il nous est impossible de nous laisser attendrir outre mesure. D'autant mieux que, contrairement aux frères de Goucourt, vous ne faites aucune tentative, vous reculez au contraire, plus de trente années en arrière !

M. Amédée Rolland est désormais placé au bord d'un abîme. De son premier pas va dépendre son avenir. S'il ne revient pas à ses premières tendances, s'il livre son talent et son esprit à la populace, malheur à lui, il est perdu à tout jamais. La foule sourit à certaines gens et applaudit à certaines choses d'un genre très-souvent inférieur, mais son enthousiasme, n'ayant pas de raison d'être, s'adresse à d'autant moins d'élus et devient d'autant plus dangereux pour ceux qu'elle ne distingue

pas. Que d'individus sauraient compiler comme Timothée Trimm, que de femmes sauraient chanter la *Gardeuse d'ours* aussi bien que mademoiselle Thérèse et dont les noms seront toujours ignorés de la foule !

M. Amédée Rolland va publier ces jours-ci : *Le Poème de la mort*. M. Marc Fournier songe, dit-on, à reprendre immédiatement *Richard III*. Je leur souhaite à tous les deux une éclatante revanche. Mais qui remplacera Ligier ?

### PALAIS-ROYAL

LE CHOC

Comédie en 3 actes de MM. Barrière et Lambert Thiboust.

J'éprouve beaucoup plus de chagrin à parler de la nouvelle pièce de MM. Barrière et Lambert Thiboust, que je regarde comme deux maîtres, chacun dans son genre, et dont j'aime autant le caractère que les œuvres.

Ils tenaient là un véritable titre, dont le répertoire de notre temps aurait dû s'enrichir, et ils n'ont pas esquissé les moindres traits ressortant de leur sujet. Ces traits, fixés par un burin nerveux, eussent pu faire

Quoi ! lorsque, après tant de siècles écoulés, les plus savants et les plus sages discutent encore pour savoir si tel événement était inévitable et nécessaire, on voudrait me contraindre à discerner, au milieu du tumulte dans lequel le sort nous fait naître, de quel côté va l'irrésistible courant de la Fortune, lequel de mes semblables elle a choisi pour instrument, et ce que l'immuable Destin a résolu, afin que je lui obéisse et que je lui sacrifie sans hésiter les plus nobles instincts de mon cœur ! Je ne le puis ; comment veut-on, d'ailleurs, que je m'y reconnaisse ? Qui me dira si ce mouvement intime de mon âme, qui me pousse de l'autre côté, n'est pas aussi un signe de l'ordre du Destin, et si, en faisant obstacle à sa volonté apparente, je ne servirai pas sa volonté véritable ?

Certes, si mon devoir n'avait d'autre fondement qu'un problème, s'il devait résulter de ce douteux calcul, il resterait voilé à mes yeux d'une étrange incertitude, et l'homme serait une créature bien digne de pitié si, pour se diriger ici-bas, il était réduit à une telle lumière ! Il en possède heureusement une autre, plus brillante et plus pure ; il a des devoirs simples, des notions claires, un signe intérieur qui l'avertit du bien et du mal ; il ne se piquera donc pas de savoir, lorsqu'il veut bien agir, ce que le Destin a décidé sur la conduite des affaires humaines, il se contentera de décider souverainement de sa propre conduite et de la garder de toute souillure. Il restera toujours attaché à la justice et ne se laissera point séduire par une prétendue opposition entre les lois de l'histoire et les lois de la conscience. Les premières sont, en effet, livrées aux disputes des sages ; les secondes se manifestent avec une impérieuse clarté aux cœurs les plus humbles aussi bien qu'aux esprits les plus superbes, et nul homme ne les a encore violées sans se condamner lui-même. Ne mettons donc jamais en balance des lois si inégalement sûres, et si parfois elles paraissent se combattre ici-bas, suivons avec confiance la seule des deux qui ait des droits sur notre âme, et laissons le soin de les accorder plus tard ensemble à Celui qui les a faites.

Dans son admirable discours, M. Guizot n'a rien dit de plus magnifique, et notre génération doit se glorifier d'avoir vu son représentant au niveau d'un des plus éloquents penseurs de la grande époque de 1830.

Aussi, ne saurait-on se faire une idée des témoignages sympathiques qui ont accueilli le récipiendaire ; à tel point que lorsque M. Guizot commença sa réponse un froid glacial envahit l'assemblée.

C'est que M. Guizot est loin d'être aussi populaire que M. Prévost-Paradol, il s'est toujours drapé dans un manteau imposant. Il a traversé toutes les phases politiques et littéraires depuis tantôt un demi-siècle sans dévier d'une ligne du chemin qu'il s'était tracé ! Nature essentiellement droite et honnête, intelligence plus profonde que vaste, caractère hautain, il a tout ce qui constitue l'homme qui s'impose aux esprits éclairés et rien de ce qui soulève l'enthousiasme des masses.

Il a reçu M. Prévost-Paradol comme Socrate devait parler à ses adeptes. Il lui a montré le monde comme un homme qui ne conserve plus guère d'illusions. Sa parole a été grande, mais sans chaleur. C'est bien là le langage d'un sage qui est sûr de sa conscience et à qui on doit pardonner le mépris avec lequel il nous accable. Il commence par prévenir le jeune homme que sa vocation n'est pas encore parfaitement tracée et l'exhorte à s'engager vaillamment dans la lutte :

..... Les lettres, cultivées dans toute l'étendue et la variété de leur domaine, ont rempli et charmé toute la vie de M. Ampère ; il ne s'en est distrait ni lassé un seul jour. Votre vocation,

de leur pièce la comédie-type de notre époque, si exclusivement amoureuse du *chic*.

J'avoue que je comptais sur l'esprit frondeur de Barrière et sur la bonne humeur de Lambert Thiboust, pour analyser dans des scènes sarcastiques et réjouissantes tout ce que ce mot renferme. Il me semblait que la cravache à la main et le sourire aux lèvres, ces deux vaillants champions de la comédie moderne allaient faire défiler devant eux les bataillons trop serrés des tristes idoles de ce dieu du jour. J'espérais d'eux une revanche pour nous sur la fameuse *Famille Benotton*, pièce essentiellement fautive et mauvaise que l'on n'a pas le courage de traiter avec la sévérité qu'elle mérite. Je me disais : Nous allons voir là un Cornefort d'un nouveau genre, sous la figure pleine de bonhomie de Geoffroy, et nous assisterons à quelque grande scène comique où le véritable esprit aura jour et où la raison recouvrera ses droits.

Hélas ! nous n'avons rien de tout cela. Des aventures bourgeoises plus risquées que hardies, des situations presque toujours outrées, une continuation d'études baroques sur le luxe des femmes, sans indication du

à vous, monsieur, n'est pas aussi certaine et sera peut-être moins exclusive ; vous êtes jeune et l'avenir est devant vous ; qui sait quelle destinée il vous réserve, et quel emploi il fera de vous pour le service de la France ? Vous êtes d'une génération et l'un des premiers d'une génération en qui la France espère.

La France est la patrie de l'espérance ; elle s'égaré quelquefois à la poursuite de ses grands désirs de progrès et de liberté, et elle ne s'arrête pas toujours au but, même quand elle y touche ; mais elle n'y renonce jamais ; même fatiguée et découragée en apparence, elle garde toujours dans son cœur ses généreux instincts, décidée à compter toujours sur ses fils, quels qu'aient pu être les mécomptes et les revers de leurs pères. Vous êtes, monsieur, de ceux à qui il appartient d'aider au succès de notre époque dans sa difficile tâche, la pratique efficace du gouvernement libre. Vous aurez autant, vous n'aurez pas plus de respect et de dévouement que vos devanciers pour la vérité, le droit, la liberté, l'ordre légal, le bien public. Je vous souhaite de moins rudes combats et plus de bonheur.

Après avoir passé en revue les brillants travaux universitaires du récipiendaire, M. Guizot, cherchant à s'expliquer la teinte de mélancolie dont sont empreints certains écrits de M. Prévost-Paradol, en trouve la cause dans la polémique politique où celui-ci a joué un rôle actif et éminent. Il trace alors cet admirable portrait de la presse périodique :

..... La presse périodique est une brillante et séduisante arène ; mais on n'y lutte pas, on n'y brille pas sans fatigue et quelquefois sans déplaisir. Ne regrettez pas, monsieur, de vous y être vivement engagé ; vous y avez donné un bel exemple d'indépendance et de fidélité dans vos convictions, d'élevation tempérée dans vos idées et vos sentiments, de dignité fine et éloquente dans votre langage. On s'est plaint souvent, non sans raison, tantôt des excès, tantôt des défaillances de pensée et de paroles où tombe quelquefois la presse périodique ; le public voudrait avoir les services qu'elle lui rend et les plaisirs qu'elle lui procure sans en courir les risques et en supporter les fautes. C'est une vaine et utopique prétention ; le bien et le mal se mêlent dans toutes les institutions et toutes les forces de ce monde ; on n'en recueille pas les fruits sans en accepter les charges ; on n'en profite pas sans en souffrir.

Reprenant ensuite, après M. Prévost-Paradol, l'examen de la vie et des travaux d'Ampère, M. Guizot nous peint d'un trait de plume les besoins de la génération de 1830 :

Une curiosité universelle pour tout ce qu'ont fait ou pensé, goûté ou souffert les hommes, n'importe en quel siècle et en quel lieu ; une généreuse sympathie pour toutes les grandes œuvres des nations diverses et de leurs illustres représentants ; le goût passionné du vrai et du beau, sous quelque forme qu'ils aient paru et quelque langue qu'ils aient parlée ; tel était le grand caractère du mouvement intellectuel auquel se livra la jeune génération qui comptait M. Ampère dans ses rangs : tous les pays, toutes les langues, toutes les littératures, toutes les histoires devinrent pour elle des objets favoris d'intérêt et d'étude. L'horizon du monde entier s'était ouvert, prochain ou lointain, ancien ou moderne, et les esprits s'y promenaient en tous sens avec une libre intelligence et une large équité.

M. Guizot rappelle ensuite les premiers travaux d'Ampère, puis, d'accord avec M. Prévost-Paradol, il reconnaît que l'*Histoire romaine à Rome* est son œuvre capitale.

Je suis trop petit à côté de M. Guizot pour ne pas m'humilier devant son grand esprit, mais je me permettrai quelques observations sur les paroles suivantes qui m'ont semblé étranges dans sa bouche :

frein qui les pourrait retenir ; en un mot, de la charge et non de la satire.

Ces messieurs vont heureusement prendre incessamment leur revanche au Vaudeville avec les *Brebis galeuses*, et nous pourrons alors rester ici plus longtemps en leur compagnie. Mais raconter leur pièce du *Chic* ne serait pas charitable, et ce serait lui enlever plus tôt ce qu'elle peut avoir d'amusant et ce que savent si bien faire valoir ces excellents artistes du Palais-Royal : Geoffroy, Gil-Perez, Lassouche et tous les autres.

FELIX JAHYER.

## COUPS DE CISEAUX

Un petit journaliste avait osé critiquer assez violemment une petite actrice, remplissant un petit rôle, dans un petit vaudeville joué sur les planches d'un petit théâtre.

Quelle folie d'user ainsi son encre !

N'importe, le petit monsieur de la petite dame,

..... Les esprits élevés et équitables ne veulent pas croire que les droits divers ne puissent pas obtenir le même respect, ni que l'avenir des peuples exige la ruine de leur passé, ni qu'il soit impossible d'assurer aux Romains leur juste part de progrès social et de liberté sans que la situation européenne du chef de l'Église catholique soit dénaturée et détruite.

Est-ce que, lorsque le christianisme s'est implanté à Rome dans la personne des papes, il n'a pas exigé des Romains la ruine de leur passé ? Ou si cela n'est pas, qu'entend donc M. Guizot par la ruine du passé ? Que croit-il donc que l'on demande aujourd'hui, sinon de se mettre d'accord avec la marche du progrès ? Et c'est M. Guizot, un protestant, le chef du protestantisme en France, un quasi-pape réformé, qui met ainsi en cause des esprits élevés et équitables ! Je me confondrais en étonnement devant un pareil langage, si je n'y voyais une raison d'être dans l'immense orgueil de M. Guizot, qui a sans doute voulu rappeler une analogie de position entre lui et Pie IX.

Que M. Guizot protestant vienne nous parler de M. Ampère catholique, je n'y vois rien que de très-naturel, et d'ailleurs il le dit très-bien lui-même :

Vous ne vous étonnez pas, monsieur, et dans cette généreuse assemblée personne, à coup sûr, ne s'étonne des régions où me conduisent les souvenirs de la vie et de la mort du confrère qui nous laisse de si profonds regrets. Quand l'Académie, dès son origine, a voulu que le nouveau membre qu'elle acquérait et celui qu'elle chargeait de le recevoir en son nom l'entretenissent des travaux et des mérites de celui qu'elle avait perdu, elle n'a pas institué une vaine formalité, ni demandé un banal éloge ; elle a voulu témoigner, pour la mémoire des hommes éminents qui lui avaient appartenu, un pieux respect, et recueillir, dans leur vie comme dans leurs œuvres, de beaux exemples d'amour pour la vérité, de probité intellectuelle, de goût sérieux et fidèle pour les lettres, pour la culture et le développement de tous les germes divins déposés dans l'âme humaine.

Cela est très-bien dit et très-rationnel, et si l'élément religieux entrait pour une large part dans la vie d'un homme, on doit s'y arrêter, mais il y a une mesure qu'a dépassée M. Guizot en se servant de la prédilection de M. Ampère pour Rome *artiste*, et de sa foi, afin de réclamer, lui protestant, la protection de tous les esprits équitables et éclairés pour le pouvoir temporel des papes.

Quoi qu'il en soit, le discours de M. Guizot porte un cachet suprême de grandeur et de dignité, mais nous devons nous féliciter que M. Prévost-Paradol, qui représente les idées modernes et le progrès, ait su se maintenir au moins à la hauteur du grand représentant des idées de 1830. M. Prévost-Paradol a conquis un titre de plus à notre admiration.

FÉLIX JAHYER.

## FIAT LUX

Au grand ministre de l'avenir.

Le siècle qui s'éveille a besoin de lumières,  
Pour résoudre en vainqueur ses problèmes nouveaux,  
Le progrès va sortir des profondes ornières  
Évoqué par votre âme, en sublimes travaux ;

apercevant l'autre jour notre confrère dans le petit bouiboui, l'aborde cavalièrement.

— Monsieur, lui dit-il de sa voix la plus *gandinement* ironique, mademoiselle X..., que voici, m'a chargé de vous remercier de l'article que vous avez bien voulu lui consacrer et m'a prié, dans le but de témoigner sa reconnaissance, de vous offrir au plus vite ce paquet de plumes... d'oie.

— Mademoiselle X... est trop bonne, a gracieusement répliqué le journaliste... Je ne me serais jamais attendu à ce qu'elle plumât ses amants à mon bénéfice.

(Europe.)

Depuis l'arrêt contre la dame Berthier-Court, les avocats n'appellent plus le président de la 6<sup>e</sup> chambre que M. Cassebiche.

M. Cassemiche, qui est un homme de beaucoup d'esprit, a été le premier à rire de ce travestissement de son nom, qu'autorisaient d'ailleurs jusqu'à un certain point les jours gras.

(Époque.)

Que tombe sous vos coups l'ignorance sauvage!  
 Que bientôt le savoir, en soleil généreux,  
 Rayonne de Lutèce au plus humble village,  
 Inondant de clartés tout un peuple d'heureux.  
 A des signes certains, je crois la France encinte  
 D'un autre monde fort et riche d'avenir.  
 Le penseur dit, voyant cette genèse sainte :  
 « Quelque nouveau Messie est tout près de venir; »  
 — A l'œuvre donc, savants! effacez les barrières,  
 Les confuses Babels crouleront en tout lieu,  
 La France, de l'Europe abaissant les frontières,  
 Inaugure l'amour, le seul règne de Dieu !...  
 — Poètes, saluez la flamboyante aurore  
 Que la science allume à l'horizon lointain :  
 Watt, Galvani, Papin complètent Pythagore  
 Et de la liberté nous montrent le chemin.  
 Mais ce n'est point assez de notre étroite sphère ;  
 Les chevaux d'Isaï, les monstres de saint Jean  
 Sont vaincus par Fulton ; la plus haute atmosphère  
 Fait passer son nuage aux poumons du géant (1).  
 — Vous, artistes, laissez les pures fantaisies,

Suivez le grand essor, élevez vos pinceaux,  
 Trempez-les dans les tons des vastes poésies.  
 — Vous, sculpteurs, aiguisez votre âme et vos ciseaux.  
 — Vous, de Palladio, Vitruve et Michel-Ange,  
 Emules descendus du temple à la maison,  
 Bien qu'au lieu d'idéal, de mysticité d'ange,  
 On vous ramène à terre et vous parle raison,  
 Ne désespérez pas de cette foi nouvelle,  
 Tout âge mène à Dieu ! que sur votre étendard  
 Soient inscrits ces deux mots, en devise immortelle :  
 « Science, poésie ! » unissez-les dans l'art !  
 Eclairez, élevez les peuples en enfance,  
 Venez d'un grand ministre appuyer les efforts,  
 Convoquez avec lui les enfants de la France  
 Au plus noble labeur des vaillants et des forts.

TH. VÉRON.

(Distiques et Chansons. — Poésies inédites.)

## VARIÉTÉS

L'ART ET LES ARTISTES ANGLAIS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE.

## I

Parmi les choses humaines et en tant que chose humaine, l'art est dans une exception singulière.

La beauté de toute chose ici-bas, c'est de pouvoir se perfectionner ; tout est doué de cette propriété, étroite, s'augmenter, se fortifier, avancer, valoir mieux aujourd'hui qu'hier ; c'est à la fois la gloire et la vie. La beauté de l'art c'est de n'être pas susceptible de perfectionnement.

Un chef-d'œuvre existe une fois pour toutes.

Le progrès, but sans cesse dépassé, étape toujours renouvelée, a des changements d'horizon ; l'idéal, point. Or le progrès est l'idéal de la science ; l'idéal est le générateur de l'art.

Selon les temps et les circonstances, l'art se développe, grandit, s'élève, s'abaisse ou se déplace ; la somme de génie reste toujours la même, sauf à trois ou quatre époques climatiques par essence, comme le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, le siècle de Léon X, le siècle de Louis XIV ; mais elle se distribue différemment. Telle contrée, où s'épanouissait une abondante floraison de chefs-d'œuvre, comme les fleurs naturelles du sol, s'appauvrit, se stérilise et ne voit plus pousser que quelques mauvaises herbes entre les pierres de ses terrains amaigris ; telle autre, jusque-là inféconde, se trouve couverte tout à coup de plantes superbement vivaces dont les graines ont été apportées par les oiseaux du ciel.

Un beau jour, on ne sait pas pourquoi, les ateliers d'une ville, autrefois célèbre pour ses maîtres, se dépeuplent et puis se ferment. Sans raison apparente, la pourpre de la vie abandonne des veines généreuses, et de pâles peintures d'où l'inspiration est absente constatent seules qu'un petit nombre d'adeptes conservent des traditions tombées en désuétude : comme en certains pays jadis florissants il se fait des *despoblados* dans le royaume de l'art.

Est-ce à dire pour cela que Dieu mesure le génie à l'humanité d'une main parcimonieuse ? Non certes.

(1) La solution du grand problème de l'aviation et de la navigation aérienne ne nous semblera pas plus surprenant que celle de toutes les découvertes dont nous jouissons actuellement.

Seulement, il dispense ses faveurs à d'autres moins bien traités auparavant. Pendant trois siècles, l'Italie, assise sur son trône d'or, a gardé le sceptre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture. Il n'est pas jusqu'au sceptre de la musique qu'elle n'ait pu revendiquer comme lui appartenant sans conteste. Ses dômes s'arrondissaient dans le ciel bleu ; la fresque splendide recouvrait ses édifices comme un vêtement royal ; ses marbres étincelants et purs se dressaient rivaux des marbres antiques nouvellement sortis de terre. Les voûtes de ses églises retentissaient des plus douces et des plus suaves mélodies que la musique religieuse ait jamais inspirées. — Rome, Florence, Venise, formaient une radieuse trinité. Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Paul Véronèse, Païsiello, Palestrina, pour ne nommer que les plus illustres dans chaque art, éblouissaient le monde de leur rayonnement.

Aujourd'hui, l'Italie, épuisée de merveilles, se repose. Son atelier, si actif jadis, n'est plus qu'un musée ; de ses magnifiques écoles florentine, romaine, vénitienne, il ne reste que des chefs-d'œuvre : elles n'ont plus d'élèves ; à peine quelques copistes s'efforcent de perpétuer des images qui s'effacent. Mais l'Italie, — *alma parens*, a largement payé sa dette au genre humain, et ce n'est pas nous qui commettrons cette impiété de railler sa misère. Après la Grèce, elle a donné au monde le type le plus élevé du beau. Qu'importe si elle ne couvre que quelques toises de murailles avec de médiocres peintures exécutées au XIX<sup>e</sup> siècle ?

## II

La France au contraire a grandi. — Sans doute, dans son passé elle compte Poussin, Puget, Eustache Lesueur, Lully, Lebrun, Watteau, et, plus tard, quelques peintres aimables ; mais ce n'est guère que depuis un demi-siècle qu'elle est devenue une école où tout le monde peut apprendre. On va maintenant à Paris comme autrefois on allait à Rome : c'est, personne ne le conteste, la métropole de l'art. En aucune ville on ne trouverait un tel nombre d'artistes remarquables ; tous les genres y sont cultivés avec succès. Paris a cette gloire qu'il est le point de mire de tous les talents d'Europe et c'est lui qui sacre roi tout génie.

A l'esprit qui a toujours caractérisé l'art en France s'est ajoutée la couleur et la forme qui lui manquaient. Sans perdre de son originalité, la peinture s'est approprié les procédés des écoles de Venise et d'Anvers ; par l'étude de Phidias et de Raphaël, elle a conquis le style, cette qualité si rare dont la civilisation semble avoir perdu le secret. Nul crayon ne dessine mieux que le sien, nulle brosse ne peint mieux que sa brosse. Bien qu'au lieu de Rome, de Florence, de Venise, de Milan, de Pérouse, de Naples, de Gènes, la France n'ait que Paris, elle possède dans son art tous les climats et tous les tempéraments. Elle peut opposer Ingres à Delacroix, Decamps à Meissonnier, Flandrin à Couture, Aligny à Rousseau, Ary Scheffer à Courbet, Rude à Pradier, Halévy à Auber.

## III

L'Allemagne abandonnant le faire naïf et minutieux, le naturalisme d'Albert Durer et de Lucas Cranach, semble se complaire dans l'esthétique pure de l'art. Elle ne peint pas, elle écrit l'idée. Cette école tout intellectuelle méprise la couleur, l'agrément de la touche, l'habileté du pinceau. La musique est de tous les arts le plus métaphysique, celui qui vit le plus d'idéal ; aussi l'école allemande, tout en allant trop loin quelquefois dans cette voie, a-t-elle eu au dix-neuvième siècle les plus grands génies.

La Belgique brille au contraire par une adresse extrême, par une rare science d'exécution. Elle ne poursuit aucun idéal esthétique, il lui suffit du prétexte le plus insignifiant pour faire un précieux petit chef-d'œuvre. Elle imite la France, sa voisine, la contrefait même à s'y méprendre, mais cependant elle a son individualité reconnaissable en peinture, en sculpture, en musique.

L'Espagne a oublié Velasquez, Ribera, Murillo, Zurbaran, et même Goya ; elle ne peint plus avec sa sombre palette d'autrefois, des moines au froc brun, des chevaliers au pourpoint noir, des gitans à la peau basanée, des madones au regard extatique ; elle n'a plus cette ardeur farouche, cette passion catholique qui la caractérisaient.

Combien l'Angleterre n'est-elle pas plus grande et plus puissante ! Les caractères distinctifs de l'Angleterre sont une originalité franche, une forte saveur locale ; elle ne doit rien qu'à elle-même et le bras de mer de quelques lieues qui la sépare du continent semble, tant il l'éloigne, avoir la saveur de l'océan Atlantique. Une peinture ou une statue, une aquarelle ou une gravure anglaise se fait reconnaître à l'instant même, par l'œil le moins exercé. L'invention, le goût, le dessin, la couleur, la touche, le sentiment, tout diffère. On se sent transporté dans un autre monde très-lointain et très-inconnu, quoique on puisse déjeuner à Paris et diner à Londres le même jour. C'est un art particulier, raffiné jusqu'à la manière, bizarre jusqu'à la chinoiserie, mais toujours aristocratique et gentleman, d'une élégance mondaine et d'une grâce fashionable. L'antiquité n'a rien à y voir. Un tableau anglais est moderne comme un roman de Balzac. La civilisation la plus avancée s'y lit jusque dans les moindres détails, dans le brillant du vernis, dans la préparation du panneau et des couleurs. Tout est parfait.

Au premier aspect, l'on est plus étonné que séduit. Mais bientôt l'œil se fait à ces gammes de tons étranges et charmants, à ces lumières satinées, à ces ombres transparentes, à ces reflets argentés, à ce frais papillement d'étoffes, à ces nuages de mousseline, à ces longues spirales de cheveux brillants, et, à travers ces coquetteries, on reconnaît un sentiment très-fin de la pantomime, une rare entente de mise en scène, une étude philosophique des caractères et de la physionomie. Sirs Joshua Reynolds, Lawrence avec leur faire large et heurté, cherchant la couleur et l'effet, ne sont plus les modèles suivis. Gainsborough et Constable ont fait aussi leur temps. On les admire, on ne les imite plus. Wilkie a encore quelques fidèles, mais en très-petit nombre. L'école anglaise actuelle ne relève guère maintenant que de son caprice : chacun se laisse aller à son individualité, mais sans perdre jamais le cachet britannique.

La musique anglaise n'est pas moins originale que la peinture ou la sculpture. Aussi bien que Maclise, Webster, John Bell et Gibson, les compositeurs anglais sont intéressants et utiles à étudier. On ne les connaît que très-peu, nous pouvons dire même qu'on ne les connaît pas du tout. Et pourtant n'est-il pas du plus curieux intérêt de s'arrêter attentivement devant les œuvres si bizarres et si originales d'un peuple qui semble n'avoir qu'à vouloir exceller dans un genre pour que le succès accompagne immédiatement son désir ?

L'art et les artistes anglais au dix-neuvième siècle, peintres, sculpteurs, musiciens, — nous ne parlons pas des poètes, leur histoire a été écrite tout dernièrement par un homme de trop grand talent pour que nous essayions de refaire ce qu'il a fait (1), — bien étudiés, comparés consciencieusement et sévèrement avec les artistes et l'art français, allemand, italien, belge, espagnol, ce sera là, nous l'espérons, une étude abondante en faits curieux, en observations neuves, en points de vue originaux.

L'étude de l'art dans la patrie d'un peintre et d'un musicien tel que Shakespeare pourra-t-elle jamais être à dédaigner ?

OLIVIER CARON.

## AURORE ET PRINTEMPS

Sur l'Océan, ce soir, de ses rayons pourprés,  
 Le soleil fait rougir les vitraux de la plage :  
 Demain, plus radieux, aux faneuses des prés  
 Il reviendra sourire à travers le feuillage.

Voici la Saint-Martin. — Adieu, plaisirs d'été !  
 (Les mois, cheveux au vent, passent d'un pied volage !)  
 Sur le gazon la neige à peine a miroité :  
 Le lilas refléurit pour l'oiseau du bocage !...

A peine aux champs déserts, de la hutte au château,  
 La nuit a déroulé son funèbre manteau :  
 L'aube avance déjà ses phalanges vermeilles !...

A peine l'hiver gronde ; entre ses bras, avril  
 Voit renaître les fleurs, les pommiers, les abeilles !...  
 Le front qui dort sous l'herbe ainsi renaîtra-t-il ?

EUGÈNE MINOT.

(1) Histoire de la Littérature anglaise, par M. Taine.

## LES BALS PUBLICS

### ET LEURS MYSTÈRES

#### III

L'ALLÉE DES VEUVES. — LE JARDIN MABILLE. — SES CÉLÉBRITÉS.

L'allée des Veuves, aujourd'hui l'avenue Montaigne, fut autrefois un lieu sinistre et mal famé.

Malheur aux passants qui se hasardaient, la nuit, dans ces parages !

Le poète les comparait aux *Esquilies* de l'ancienne Rome, un endroit hanté par les vieilles sorcières.

Je ne comprends pas que M. Ponson du Terrail n'ait pas encore exploité le lieu. Cent volumes et plus suriraient de cette mine toute pleine de poignards et de boîtes de poison.

Une transformation s'est faite.

L'allée a dépouillé le vieil homme. Des palais y ont remplacé l'échoppe, et la haute aristocratie y a transporté ses pénates.

Il y avait là un champ inculte où ne poussaient que l'ortie et la mauve.

Un beau matin ce champ se métamorphosa en un magnifique parterre. Fleurs et arbustes y répandirent leurs parfums.

La féerie continua, des musiciens arrivèrent, celui-ci portant son cornet à piston, et celui-là son tambour de basque.

Un homme était à leur tête, il avait nom : Pilodo ! Le jardin prit le nom de jardin MABILLE et fut consacré à *Terpsychore*.

Toutes les fines jambes accoururent, et le bal devint bientôt célèbre.

Je me souviens du Pilodo de l'époque. Il avait le feu sacré, comme on dit ; un nimbe rayonnait sur ses immortelles lunettes.

Pilodo est maintenant au Vauxhall. Il est resté sur la brèche, il veut mourir l'archet à la main.

Pomaré, Maria,  
Mogador et Clara,  
A mes yeux enchantés  
Apparaissent, belles divinités !

Où êtes-vous, ô illustres danseuses ?

Vous aviez l'ivresse et l'entrain. Le jardin Mabilite vous doit sa réputation première.

Peut-être certaines d'entre vous se reposent de leurs folies là-haut sur la colline, où dorment tant de belles mortes, qui comme vous aimèrent le champagne et le bruit.

N'oublions pas Chicard. Sa pantomime égalait celle de Deburau. On faisait cercle autour de lui, on acclamait le *diou* de la danse excentrique.

Dans un quadrille à part,  
Voyez le grand Chicard.....

Chicard ne danse plus, il vit comme un honnête bourgeois qu'il est.

Je l'ai pourtant revu au *Prado*, et même aux *Mille Colonnes*. Je lui conseille de se reposer sous ses lauriers.

Qu'il cède à de plus vaillants son casque et son plumet. Parlons aussi de cet autre danseur qu'on avait surnommé Mercure et pour cause. La chanson a célébré ses jambes en fuseaux.

Il festonnait du *tibia* à croire qu'il avait été mordu par une tarentule.

Céleste Mogador porte un nom connu dans le Faubourg Saint-Germain. Elle est l'auteur des *Chercheurs d'or*, et de proverbes que j'ai applaudis.

Le jardin Mabilite n'a rien perdu de sa splendeur. Il étincelle de becs de gaz. Toutes sortes de fleurs s'y sont donné rendez-vous. Il n'y manque vraiment que le dahlia bleu.

Olivier Métra, un lauréat du Conservatoire, a succédé à Pilodo. Métra est connu par des compositions que pourraient signer les maîtres.

Un des frères de Mabilite est l'auteur des *Cigarettes*, un charmant petit volume de vers. On y reconnaît bien vite l'homme de goût et de bonne compagnie.

On rencontre au bal Mabilite une société élégante et choisie. Il est bien entendu que je parle des hommes seulement.

Le quartier Bréda y envoie ses dames qu'on rencontre partout où la vendange est bonne.

Elles arrivent en costume Benoiton, l'œil démesurément fendu à l'aide d'un bout d'allumette et la face peinte.

Les danseuses ont leurs danseurs attirés.

Elles cambrent artistement leurs croupes et lèvent le pied à la hauteur de l'œil.

Mieux que les plus fins chasseurs, elles tendent leurs filets. Elles ont soif d'or et de vanités.

Comme les lions de l'Écriture, elles cherchent à dévorer. Je plains l'imbécile qui s'amollit entre leurs mains.

Elles se rient du gandin, et plument le bel oiseau. Il faut à ces dames sorties d'en bas, et aux sens émoussés, des hommes de la foire, des gymnasiarques et des clowns.

Je m'arrête. Tout en écrivant, je vois de ma fenêtre un amandier en fleurs qui s'abrite derrière un vieux mur. Un pâle rayon de soleil le caresse. Il y a là toute une poésie douce et mélancolique.

Les fausses joies et les vanités de ce monde disparaissent à mes yeux.

Je ne vois que cet amandier qui m'annonce le printemps, c'est-à-dire ce retour désiré des fleurs et des hirondelles.

ALEXANDRE DE STAMIR.

## CAUSERIES SCIENTIFIQUES

Traité d'astronomie, par M. BOILLOT.

*Le Songe de Scipion.* — Le livre sur la république de Cicéron renferme un superbe épisode qui trouve ici le plus heureux à-propos. Scipion, le futur destructeur de Carthage, nouvellement débarqué sur la terre d'Afrique, dirige d'abord ses pas vers la demeure du vieux roi numide, ami cher à son père adoptif, de Massinissa, le fidèle allié des Romains. Il est reçu à bras ouverts ; le repas et l'entretien se prolongent très-avant dans la soirée. Le moment du repos est enfin venu. On se sépare, et Scipion gagne les appartements que l'on tient préparés.

Las et bientôt plongé dans un profond sommeil, il rêve qu'il est transporté « sur ce cercle lumineux de blancheur qui brille au milieu des feux du ciel. » Il revoit là toute sa famille, il retrouve à sa grande joie Scipion l'Africain, de la bouche duquel il apprend ses destinées futures.

Mais s'apercevant que l'héritier de son nom a les yeux fixés obstinément sur notre petit globe qui se meut comme un point dans l'espace, Scipion l'Africain lui dit :

« Détourne tes regards de la terre. Vois plutôt la majestueuse architecture de cet univers. Le système du monde se compose de neuf cercles, ou plutôt de neuf sphères : « d'abord la sphère céleste qui contient et embrasse toutes les autres dans son vaste contour. Au-dessous tu peux remarquer sept étoiles ; une d'elles est l'astre lumineux que sur la terre on appelle Saturne ; ensuite vient cette autre dont l'éclat est propice et salutaire au genre humain et qu'on nomme Jupiter ; puis cette étoile rougeâtre et redoutée de la terre, que vous appelez Mars ; puis le soleil, chef, roi, modérateur des autres flambeaux célestes, intelligence et principe régulateur du monde qui, par son immensité, éclaire et remplit tout de sa lumière. Après lui, et comme à sa suite, Vénus et Mercure. Enfin dans le cercle inférieur tourne la lune, enflammée des rayons du soleil. Quant à la terre, neuvième globe, elle est placée au centre et demeure immobile. »

Voilà, formulé par Cicéron même, l'état de la science astronomique, l'an 60 avant J.-C. ; voilà ce qu'il était encore au XVI<sup>e</sup> siècle.

A cette date mémorable, l'esprit humain se met en marche dans toutes les directions. Le firmament n'est pas plus que le reste à l'abri de ses investigations. Copernic brise d'une main la voûte en cristal de Ptolémée et s'ouvre la perspective infinie de l'espace ; de l'autre il place la terre à son rang, dans l'ordre des cinq planètes, avec le soleil pour centre de mouvement à tout le système.

C'est désormais la conception du monde enseignée, avérée, incontestée et incontestable. Enseignée... oui ; mais il s'en faut du tout au tout qu'elle le soit assez.

De telles études ont la vertu de nous retremper parce qu'elles nous initient aux conditions de l'ordre général, parce qu'elles nous arrachent aux petites choses de la vie, parce qu'elles sont le garant d'une existence future. On échappe aisément à l'assaut des passions bestiales, quand on a pour refuge les hauteurs de l'Empyrée. Celui qui marche, le front haut dans les étoiles, connaît la vraie mesure des choses d'ici-bas.

Fortifier la moralité dans le cœur de l'homme, lui refaire une croyance, donner du même coup l'éveil et l'essor aux facultés de tout ordre, tel serait le résultat qu'on obtiendrait en faisant la part majeure dans l'éducation à l'enseignement de l'astronomie.

Il y a bien au Conservatoire des arts-et-métiers, sous cloche, une maigre représentation du mouvement annuel de la terre autour du soleil. Le public est libéralement admis à s'instruire devant ce curieux spectacle. Mais que d'yeux regardent là sans comprendre et passent outre, les plus insoucians du monde, faute d'explication.

Qu'est-ce d'ailleurs qu'un seul appareil établi dans ces pauvres conditions pour frapper l'imagination des foules ?

En attendant le jour où soit bien comprise enfin la nécessité de propager les connaissances astronomiques, ne soyons pas ingrats envers les auteurs qui se consacrent à la publication d'ouvrages sur la matière.

M. Boillot vient de faire paraître, chez Furne, un *Traité d'astronomie*, dans lequel tout est mis en œuvre pour vulgariser la mécanique céleste. L'intelligence y est aidée par le secours de nombreux dessins.

Deux planches offrent l'image bien nette et bien accusée des nébuleuses. Il y en a de toutes les formes ; toutes les figures fantastiques qu'affectent, dit Arago, les nuages emportés, tourmentés par des vents violents et souvent contraires, se retrouvent dans le firmament des nébuleuses diffuses. Elles présentent à l'œil nu l'aspect d'une tache blanche sur un fond noir. Le télescope, des milliers de petits points brillants qui sont autant d'étoiles, éloignées les unes des autres par des distances prodigieuses, bien qu'elles nous semblent se toucher. Dans ces groupes tout paraît brouillé, mêlé, confondu. Au contraire chacun des globes qui les composent s'y tient à son rang et à sa place, et règle sa marche sur la direction générale. On dirait qu'il se fait chez certaines nébuleuses un mouvement de concentration, car leurs bataillons sont plus épais et plus pressés au centre que dans le pourtour. Chez d'autres les légions de tous ces globes donnent l'idée d'une armée qui pivoterait sur une de ses ailes. La forme spirale a été vue par lord Rosse dans son grand télescope. Ce n'est pas un petit avantage que de rencontrer dans un livre des gravures qui éclairent l'esprit, même avant toute explication.

Les comètes y sont aussi brillamment représentées avec tout l'éclat de leurs panaches, et toutes leurs variétés d'aspect. La belle comète de Chéseaux à six queues y est figurée. Le noyau plonge sous l'horizon. Six aigrettes montent vers le zénith en divergeant, tandis que leurs pâles reflets apparaissent dans le miroitement de l'eau. A propos de la comète de 1862, une notice de M. Chacornac, rappelée par M. Boillot, dit : Le noyau de la comète émet dans la direction du soleil un jet gazeux, pareil au jet saccadé qui s'échappe de la machine à vapeur. Ce jet conserve quelque temps la direction verticale, puis il s'infléchit un peu. A ce moment la matière forme, à l'extrémité du jet, un nuage de contours arrondis, chose qui semble indiquer une résistance opposée à la force de projection. Refluant alors de part et d'autre, comme de la fumée refoulée par le vent, cette matière se répand en nappe et s'écoule dans la direction de la queue.

M. Boillot est un auteur compétent lorsqu'il s'agit d'astronomie ; il en parle avec connaissance de cause ; il a long, temps exercé des fonctions à l'Observatoire de Paris, et put mettre à profit par conséquent toutes les ressources d'étude que possède cet établissement. Pour tout ce qui concerne les mouvements des astres, il excelle à en faire saisir le mécanisme, si complexe néanmoins et beaucoup trop confusément expliqué dans les traités ordinaires. Il a produit dans son ouvrage des observations originales que l'on ne trouve pas mentionnées ailleurs, comme celle-ci, par exemple, que les pleines lunes ont lieu très-haut au-dessus de notre horizon en hiver et fort bas en été.

En finissant, revenons à la pensée du commencement, disons qu'il faut encourager tous les travaux qui, comme ceux faits par M. Boillot, nous arrachent aux petites choses de la vie et peuvent préparer par voie de conséquence la régénération de la morale.

FONTAN.

## LE MANTEAU D'ARLEQUIN

(Suite.)

— Le Vampire. — M. André et Coupigny. — Jules de Prémaray jouant Delavigne. — Théodore Anne. — L'abbé Abeille. — Hippolyte Lucas. — Le Devin de village. — Un bon mot de Piron. — Un comparse ambitieux. — Les artistes rêveurs. — Clémence et ses diners. — Les généraux du Cirque. — Sallerin. — Le dernier des Guise. — Gauthier. — Chéri, dit Grotin. — Le corps d'un ennemi mort. — Entre toile et rampe.

Il y a quelques années, le théâtre de la Porte Saint-Martin reprenait *le Vampire*, et le premier jour on voyait sur l'affiche les noms de MM. Carmouche, Merle et \*\*\*.

Les jours suivants on avait supprimé Morle pour le remplacer par de nouvelles étoiles.

Et le directeur est homme de lettres ! auteur dramatique ! que sais-je !

Il sait tout peut-être, excepté que *le Vampire* est de MM. Ch. Nodier, le comte Achille de Jouffroy et Carmouche.

Ce dernier seul était vivant, il n'y avait donc aucune indiscretion à nommer les deux autres.

Cela eût même donné à cette reprise un nouvel intérêt de curiosité.

\* \*

Dans le n° 8 du *Monde illustré*, 6 juin 1857, M. André, dans son courrier de Paris, parle de Coupigny, qu'il appelle poète de romances et célèbre pique-assiette.

Il ajoute :

« C'est Coupigny qui, à la mort de mademoiselle Mars, apprenant qu'elle léguait quelque chose à chacun de ses amis, s'écria : C'est étonnant ! elle ne m'a rien laissé, moi qui, pendant vingt ans, me suis fait un devoir d'aller exactement deux fois par semaine dîner chez elle ! »

Je me demande comment ce pauvre Coupigny a pu dire une pareille chose à la mort de mademoiselle Mars, arrivée le 20 mars 1847, lui qui était mort douze ans avant, le 16 juillet 1835.

\* \*

M. Jules Regnault de Prémaray se permit un jour de critiquer *les Comédiens*, de Casimir Delavigne.

Il trouva que ce médiocre auteur n'avait inventé de bien dans cette pièce que le manuscrit de papier blanc.

Il ignorait probablement que cette aventure, très-historique, et très-heureusement racontée par C. Delavigne, est la seule chose dans sa pièce qu'il n'ait pas inventée.

Cette plaisanterie, faite au grand comédien Molé, avait déjà fourni le sujet d'une pièce intitulée : *le Comédien de Persépolis*, dont son auteur, l'avocat Aubrier, est improprement appelé Audriette par Quérard.

Elle eut un grand succès, fut réimprimée plusieurs fois, et entre autres dans la petite bibliothèque des théâtres.

On peut d'ailleurs consulter les mémoires de Molé.

\* \*

M. Théodore Anne, un des collaborateurs payés du *Messageur des théâtres*, et auteur dramatique, prouvait autrefois dans ce journal une ignorance complète de l'histoire du théâtre.

Pendant trois ans, il a fourni des feuilletons avec les articles de Geoffroy cités textuellement.

Il se contentait d'ajouter de temps à autre : voici ce que disait Geoffroy, voici comment Geoffroy jugeait telle pièce.

Et ainsi de suite.

Une autre fois il prenait la liste des sociétaires du Théâtre-Français, publiée par M. Régner, dans *Patria*, et la reproduisait sans y ajouter ni un nom propre, ni une date.

Plus tard, il reproduisit sur l'abbé Abeille cette anecdote controuvée de deux actrices dont l'une, entrant en scène, disait : Ma sœur, il t'en souvient du feu roi notre père ? et que, l'autre hésitant à répondre, un plaisant du parterre s'écria : Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guère.

Cela passait dans un journal où, quelques mois avant, un collaborateur instruit venait la démentir, après les frères Parfait, en prouvant que, dans aucune pièce de l'abbé Abeille il n'y a deux princesses, deux sœurs, qu'il n'y en a pas une qui commence par deux femmes, enfin que ce vers ridicule n'existe nulle part.

Il eût mieux fait peut-être de reproduire, sur l'abbé Abeille, s'il tenait à en parler, ces vers peu connus de Lafaille, et qui ne valent pas le diable :

Abeille, arrivant à Paris,  
D'abord pour vivre vous chantâtes  
Quelques messes à juste prix ;  
Puis au théâtre vous lassâtes  
Les sifflets par vous renchérés ;  
Quelque temps après ennuyâtes  
De Mars un des grands favoris,  
Enfin, digne aspirant, entrâtes  
Chez les quarante beaux esprits ;  
Et sur eux-mêmes l'emporâtâtes  
A forger d'ennuyeux écrits.

\* \*

Nous n'en finirions pas, si nous voulions citer toutes les sottises, toutes les bévues, toute l'ignorance des gens de théâtre, en ce qui concerne le théâtre.

Nous aimons mieux renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage de M. Hippolyte Lucas sur le Théâtre-Français.

Là, chaque fait contient une faute, une erreur, une absurdité. C'est complet !

\* \*

J.-J. Rousseau est le premier compositeur qui se soit écrit lui-même un libretto, ou, pour parler plus juste, il est le premier auteur qui se soit fait de la musique sous ses paroles.

Son  *Devin du village* , représenté sur le théâtre de l'Académie de musique, le 1<sup>er</sup> mars 1753, eut un succès immense, et peut-être mérité à une époque où les premiers bouffes italiens avaient seuls le privilège d'animer toutes les conversations.

Le succès de cette pièce nous remet en mémoire un bon mot de Piron qui n'en était pas avare.

Entendant beaucoup parler du mérite de l'œuvre, il voulut en juger par lui-même.

Il se trouva malheureusement placé au théâtre à côté d'un de ces sotts prétentieux dont la graine paraît s'être conservée jusqu'à nos jours.

L'imbécile, ce devait être un gandin de ce temps-là, fredonnait à l'avance chaque morceau, chaque air, chaque parole, au risque de contrarier ses voisins, même éloignés.

Piron, qui n'était séparé du monsieur que par une banquette, ne cessait de dire à voix basse : Le sot ! l'animal ! le bourreau ! si je le tenais ! et cent autres épithètes.

Impatienté, le gêneur, qui devinait fort bien à qui s'adressaient ces paroles, se retourne enfin vers Piron :

— Est-ce à moi que vous dites cela, monsieur ? lui demanda-t-il d'un air de spadassin outragé.

— Non, monsieur, répond fort tranquillement celui qui ne fut rien, c'est à l'acteur qui m'empêche de vous entendre.

\* \*

A l'Ambigu, certain compare ambitieux vint trouver le directeur qui montait une féerie et lui tint ce discours :

— Suis-je le plus ancien du théâtre, monsieur ?

— Sans doute.

— Dois-je espérer alors les prérogatives attachées à mon emploi ?

— Certes !

— Eh bien, monsieur, dans le tableau des jeux, nous sommes trente-deux qui représentons les dominos ; j'espérais, par considération pour mes services, aussi longs qu'honorables, me voir confier le double-six ; espoir déçu !... on a eu l'infamie de me donner le double-blanc. C'est une injustice criante contre laquelle je proteste.

Après un aussi curieux exemple d'amour-propre, peut-on s'étonner souvent de l'orgueil insensé de certains comédiens, qui, parce qu'ils sont tour à tour, et pour un soir, tantôt Richelieu, tantôt Buckingham, se croient de bonne foi le talent du premier, la beauté du second.

Partant de ce principe, ils agissent ni plus ni moins que l'original dont ils sont la caricature.

Si ce n'est au théâtre, vous les rencontrerez soucieux, les mains derrière le dos, regardant, sans le voir, l'asphalte du boulevard.

Si vous les tirez alors de leur engourdissement, changeant tout aussitôt d'allures, ils cambrent leur taille, passeront avec fatuité la main dans leur gilet et vous diront, s'ils ne sont pas complètement réveillés :

— Palsambleu, marquis ! je songeais à la petite de Parabère qui daigna me sourire hier au soir, à Versailles.

Ou bien, s'ils ont fini leur somme :

— Bonsoir, ma vieille, je vais dîner chez Clémence.

\* \*

Deux mots, en passant, sur cette Clémence qui nous tombe sous la plume.

Elle fut, dit la légende, aussi jolie qu'humaine, et les gandins de 1810 firent scintiller devant elle des diamants moins brillants que ses yeux.

Après de nombreuses batailles, dans lesquelles, quoique victorieuse, elle perdit une portion de ses avantages, elle eut, comme tous les conquérants, ses jours néfastes et ses défaites.

Sa Bérésina, ce fut les premiers érailllements de ses yeux.

Pour réparer cet échec, elle trouva sous sa main le coldream, qui devint son Montmirail.

Mais, quand arriva la patte d'oie de Waterloo, elle s'inclina devant le temps, son ennemi mortel, son Wellington, qui, de son doigt long et sec, lui montra impérieusement le rocher des gloires brisées.

C'est alors qu'elle devint la mère des comédiens.

Dans une impasse, — dont elle ne peut sortir, — elle tient une table d'hôte, où moyennant 1 fr. 75 elle abreuve la gent artistique et littéraire.

Reine, autrefois, des salons et de la mode, elle n'a rien conservé de son ancienne distinction, et ceux qui s'enchaînaient volontairement à son char de victoire auraient de trop longs, de trop pénibles et de trop inutiles efforts de mémoire à faire pour la reconstituer.

D'ailleurs, elle n'a plus désormais qu'une prétention : celle de parfait cuisinier, et, c'est une justice à lui rendre, qu'on s'empoisonne moins chez elle que chez beaucoup de ses confrères.

Seulement, et c'est là son défaut de cuirasse, ne jamais lui demander de moutarde, autrement elle vous indique assez crument le seul endroit de chez elle où l'on puisse en trouver.

Et maintenant, revenons à nos moutons, ou plutôt à nos comédiens.

\* \*

Parmi ceux qui volontiers s'abandonnaient à la chimérique pensée de gouverner le monde, il faut placer en première ligne, en tête de colonne, les généraux du Cirque.

Au temps où ce théâtre avait l'unique spécialité des pièces militaires florissaient une demi-douzaine de beaux hommes qui, dorés sur tranches, enpanachés comme des chevaux de corbillard, — première classe, — passaient toute leur existence à venir crier dans les oreilles du Gobert impérial :

— Sire ! les Autrichiens sont en déroute.

Ou bien :

\* \*

Un autre des généraux du Cirque, mais dont le talent était réel, et qui s'est retiré du théâtre, c'est Gauthier.

Gauthier représentait volontiers les généraux de l'armée française, tandis qu'un acteur du nom de Chéri, qu'on avait surnommé Crotin, représentait les généraux ennemis.

Il y avait entre ces deux artistes une rivalité qu'on ne s'explique pas autrement que par le sentiment national.

Chacun d'eux, en effet, cherchait dans son esprit tout ce qui pouvait être désagréable à l'autre et ne manquait jamais de le mettre à profit.

— Sire ! vous êtes le plus grand homme de notre époque, il ne me reste plus qu'à me courber devant vous.

Le drame avait beau changer, le dialogue restait le même.

On appelait ces hommes : les généraux du Cirque.

Plusieurs étaient si convaincus de leur mission, de la véracité de leurs rôles, qu'insensiblement ils se crurent les débris de la grande armée et que, plus d'une fois, en regardant la croix qu'ils portaient en sautoir, ils eurent la faiblesse de se dire :

— A Léipsick, l'Empereur a lui-même détaché de sa poitrine, pour la placer sur la mienne, ce signe de l'honneur.

\* \*

Un d'entre eux, Sallerin, l'immortel Sallerin, se flattait de représenter si naturellement un vrai général, que cette présomption lui valut une horrible mésaventure.

Des comédiens jaloux, il y en a tant, résolurent d'éprouver jusqu'à quel point leur camarade se rapprochait de la nature.

Pour mieux arriver à leur but, ils employèrent le stratagème que je vais dévoiler.

\* \*

Les trois ou quatre cents hommes qui, chaque soir, formaient l'armée française, comme aussi les troupes ennemies, n'étaient autres que de véritables fantassins généreusement et gratuitement prêtés par le ministre de la guerre pour les manœuvres.

Les conjurés choisirent donc parmi ces nobles guerriers celui qui, par ses manières, son langage et sa physionomie semblait être le plus crédule et le moins intelligent.

Puis, le plaçant avec armes et bagages devant une porte où s'étalait majestueux et solitaire un énorme numéro 100 :

— Tu sais ce que c'est qu'une consigne ? lui dit-on.

— Oui, général ! répliqua le fils de Mars.

— Sur ta tête, et sur ta vie, tu ne laisseras entrer là-dedans de véritable soldat, fût-ce même un général.

— Oui, général.

Et le conscrit, une fois seul, se mit à marcher au pas de la sentinelle, tandis que les mystificateurs, eux, se retranchaient de toutes parts, pour mieux juger de leur expérience.

Bientôt Sallerin, dans le costume d'officier supérieur, se dirigea à pas précipités vers le soldat en faction.

Dans la crainte que la nature n'agit pas à propos sur le tempérament de l'artiste, ses confrères avaient, pendant le repas, glissé dans ses aliments le plus violent de tous les purgatifs.

Quand il fut à portée du factionnaire, celui-ci croisa tout à coup la baïonnette, en criant d'une voix sonore :

— On ne passe pas !

Sallerin s'arrêta la bouche béante :

— Comment, on ne passe pas ? fit-il au bout d'un instant.

— Non, général.

— Tu ne vois donc pas où je vais ?

— Que je m'en doute, général ; mais qu'on ne passe pas.

— Et pourquoi ?

— Pourquoi qu'on ne passe pas ?

— Oui.

— C'est parce que...

Cette raison parut médiocrement satisfaisante à Sallerin qui reprit :

— Parce que quoi ?

— Parce que quoi ? z'il m'est défendu de laisser entrer les ceuses qui n'est pas des bourgeois.

— Alors je puis passer, moi, puisque je ne suis pas militaire.

— Sous plaît, mon général ?

— Je ne suis pas militaire.

— Vous, mon général ? Ah bon ! all'est bonne celle-là ! Vous n'êtes pas militaire ?

Et le trouper de rire aux larmes.

— Fichtre, non ! reprit le faux officier perdant patience et commençant à sautiller d'une jambe sur l'autre.

Et, tout en se tenant le ventre, il avança d'un pas.

Le soldat tint bon :

— J'ai ma consigne, et je vas vous transpercer, si vous continuez.

— Mais, triple brute, tu vois bien qu'il faut que je passe.

— Quand vous seriez le petit caporal...

Un hurlement arrêta le soldat dans sa citation.

Il regarda tout autour de lui, mais inutilement.

Son *superior* avait disparu comme une ombre, et je crois qu'il était temps.

Ou plutôt, comme dit Arnal dans une de ses pièces :

— Hélas ! il n'était plus temps !

\* \*

Et si vous voulez au juste savoir le nom de Sallerin, il s'appelle : de Guise.

C'est le dernier des ducs de ce nom.

Où la noblesse va-t-elle se nicher ?

\* \*

Un autre des généraux du Cirque, mais dont le talent était réel, et qui s'est retiré du théâtre, c'est Gauthier.

Ainsi, par exemple, quand Gauthier, désolé de la perte d'une bataille, s'accoudait pour mieux pleurer sur la coulisse qui représentait un arbre, Chéri s'empressait de tirer violemment la coulisse perfide et le général en larmes, perdant son point d'appui, allait donner brutalement du nez à terre.

De même, si Chéri tentait de s'asseoir pour mieux consulter les plans d'une contrée, le terre, ou le banc de gazon disparaissait à son insu, tandis qu'il s'étalait dans le vide.

Je ne sais dans quelle bataille Chéri trouvait la mort au commencement du troisième acte, mais le général français, quoique présent à la catastrophe, laissait enlever sans résistance, et pour qu'on lui rendit les derniers devoirs, le corps de son antagoniste.

Hors de scène le cadavre recouvrait la vie, grimpa lestement à sa loge, quittait bien vite son costume et s'en allait enfin humer une canette au café du Théâtre.

Une fois, Chéri s'en vint trouver Gauthier, comme on allait commencer, et tout ému de bonheur :

— Veux-tu me rendre un grand service ? lui demanda-t-il.

— De tout mon cœur, fit l'autre, qui déjà, dans son for intérieur, savourait une vengeance terrible, que faut-il faire ?

— Hâter le moment de ma mort.

— Ce n'est que cela ?

— Je suis en bonne fortune. Une adorable créature m'attend à la porte, dans un fiacre, elle consent à m'attendre pourvu que mon absence ne dépasse pas vingt minutes.

— Tu fais sagement de m'avertir, je vais l'expédier en conséquence.

En effet, les deux hommes étaient à peine en scène que, déjà, Chéri mordait à belles dents la poussière, agonisant comme un amoureux pressé.

Bientôt il rendit le dernier soupir.

Les soldats de son armée vinrent, selon l'habitude, pour enlever le corps.

Déjà Chéri se voyait entre les bras de sa maîtresse, quand Gauthier s'écrie :

— Laissez ce misérable ! à moi seul appartient le droit d'en disposer.

Puis, d'un geste impérieux, il indiqua la coulisse aux comparaisons qui disparurent.

Resté seul, il s'approcha du mort, et le regardant avec des yeux pleins de colère :

— Te voici donc en mon pouvoir, dit-il, toi qui, tout à l'heure encore, me menaçais orgueilleusement. Et tu n'es déjà plus qu'une matière inerte que je puis rouler au gré de ma botte, sans que tu puisses ni te relever, ni demander grâce. Ah ! celui-là connaissait le bonheur, qui disait à Montfaucon : Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon.

Tout en récitant son monologue, et joignant le geste à la menace, Gauthier poussait de son pied le malheureux Chéri qui, consterné, n'osant remuer, se laissait faire, sans comprendre encore les desseins de son camarade.

Quand il fut ainsi parvenu jusqu'au trou du souffleur, où le général apaisé le laissa comme une marchandise en transit, la pièce continua, sans qu'il pût, au risque de la compromettre, se relever et fuir.

L'acte une fois terminé, Chéri se crut sauvé ; mais, hélas !

Il s'aperçut, seulement alors, qu'il se trouvait entre la rampe et le rideau, c'est-à-dire dans la salle, et ce fut au milieu des huées, des sifflets et des trognons de pommes du paradis qu'il se releva pour chercher une issue.

Quand il s'enquit de ce qu'était devenu Gauthier, dont il voulait la tête, il apprit le départ de celui-ci pour Paphos avec le fiacre, et ce qu'il y avait dedans.

ÉDOUARD MONTAGNE.

(Sera continué.)

## L'AUBE

A MM. Corot et Daubigny

Alma parens.

Aimez la solitude aux bois  
 Quand la rosée à l'aube fume,  
 Lorsque l'orchestre aux mille voix  
 Dit son hymne au jour qui s'allume !  
 — Voyez la gaze de blancheur  
 Qui monte et plane sur les chênes,  
 Dès que le sublime éclairneur  
 Rayonne à leurs cimes hautaines !  
 Brusque changement de décor :  
 La forêt, dryade coquette,  
 Fait scintiller les rubis d'or  
 Qui couronnent si bien sa tête ;  
 Puis sa tunique de vapeur  
 Se change en robe verdoyante,  
 Où, comme tremblotant de peur,  
 La goutte d'eau fuit, ondoyante :  
 Arachné tisse ses longs fils,

Trame perfide au bout des branches,  
 Les oiselets dans leur babil  
 Font éclater leurs notes franches ;  
 Le geai, le loriot moqueur,  
 Et la pie aux voix cancanières,  
 Envieux, troublent le beau cœur  
 En sifflant dans les clairières.

Ainsi, ton beau voile de nuit  
 Se déchire, magique nature,  
 Quand tout s'éveille et quand tout luit  
 Plein de vie et plein de murmure.

ENVOI

Et vous, amants remplis d'ardeur,  
 Pour peindre Isis, vierge candide,  
 Hâtez-vous, le grand éclairneur  
 Va lancer son disque splendide.

T. VÉRON.

(Distiques et Chansons. — Poésies inédites.)

## ÉCHOS DE PARIS

Il est curieux et triste de suivre dans leurs débats l'*Événement* et le *Soleil*. Echange continu de procédés courtois et de bonne confraternité, le tout relaté sur papier timbré. Chasse à la nouvelle, au roman, à l'abonné surtout.

Cela rappelle ces vieilles pataches qui se disputaient autrefois les trois ou quatre voyageurs qui voulaient bien se risquer à faire la route dans leurs coupés, et dont les postillons faisaient claquer leurs fouets tout le long du chemin pour distancer d'une tête l'insolent rival.

Ces luttes par entremise d'huissier, dont les exploits affichés dans les deux journaux sont précédés de quelques lignes où les injures ne se cachent pas assez, ne sont pas faites pour donner une haute idée du journalisme parisien.

Heureusement tous nos confrères ne se livrent pas des batailles aussi acharnées, et il en est beaucoup, Dieu merci, qui, s'ils ne trouvent pas dans le calme de la paix à recruter quelques abonnés, conservent au moins devant le public une certaine dignité dont ils se font honneur.

Victor Hugo est depuis quelque temps le point de mire de l'*Événement* et du *Soleil*.

D'abord MM. de Villemessant et Millaud se sont précipités à la conquête des *Travailleurs de la mer*, portant sur leur échine toute la monnaie dont ils disposent. Le premier, arrêté court sur les bords de la Manche par la mer orageuse, n'a pas osé braver le courroux des eaux et s'est laissé distancer par le télégraphe de son rival.

Mais Victor Hugo a froidement reçu leurs propositions et a permis seulement à l'un des deux champions d'escompter l'avenir.

Aujourd'hui l'*Événement* et le *Soleil* recommencent la guerre pour une cause plus grande encore, et toujours à propos des *Travailleurs de la mer*. Il s'agit de savoir lequel des deux a le premier rendu compte de l'ouvrage.

Est-ce le *Soleil* ? est-ce l'*Événement* ?

Belle gloire ma foi, et qui répond bien aux besoins des lecteurs.

Une telle œuvre, sortie du cerveau d'un tel homme, ne se juge pas ainsi à première vue, et celui qui se hâte d'en rendre compte court grand risque de se tromper.

Il me semble qu'avec cette dispute les deux journaux indiquent peu le cas qu'ils font de leurs lecteurs. Ceux-ci s'inquiètent sans doute du mets qu'on leur sert plutôt que de la vitesse avec laquelle il leur est apporté.

Voici la préface des *Travailleurs de la mer*. Elle a le

style solennel et un peu énigmatique des œuvres qui sortent aujourd'hui de la plume du maître :

La religion, la société, la nature ; telles sont les trois luttes de l'homme. Ces trois luttes sont en même temps ses trois besoins ; il faut qu'il croie, de là le temple ; il faut qu'il crée, de là la cité ; il faut qu'il vive, de là la charrue et le navire. Mais ces trois solutions contiennent trois guerres. La mystérieuse difficulté de la vie sort de toutes les trois. L'homme a affaire à l'obstacle sous la forme superstition, sous la forme préjugé et sous la forme élément.

Un triple ananké pèse sur nous : l'ananké des dogmes, l'ananké des lois, l'ananké des choses. Dans *Notre-Dame de Paris*, l'auteur a dénoncé le premier ; dans les *Misérables*, il a signalé le second ; dans ce livre, il indique le troisième.

A ces trois fatalités, qui enveloppent l'homme, se mêle la fatalité intérieure, l'ananké suprême, le cœur humain.

VICTOR HUGO.

Avant de quitter l'*Événement*, parlons un peu des deux lettres de Thérèse à ce journal.

La première qui vise à beaucoup d'esprit et qui n'est qu'inconvenante, n'est pas de la chanteuse de l'Alcazar. La signature, du reste, s'en lit facilement.

Cette lettre n'est certainement pas d'un franc ami de Thérèse. La voici :

Paris, 40 mars.

Monsieur de Villemessant,

Mon excellent directeur m'a mis sous les yeux le numéro de l'*Événement* d'hier qui reproduit quelques lignes du *Constitutionnel* et de l'*Union* concernant ma personne ; comme je ne me soucie pas de servir plus longtemps de volant à ces deux vieilles raquettes, je vous prie d'annoncer que mon cœur n'a jamais eu l'intention de s'enrégimenter, soit sous le bonnet de coton de l'un de ces journaux, soit sous le goupillon de l'autre.

Comme vous-le dites, en laissant courir ces bruits, ça pourrait nuire à mon établissement.

THÉRÈSE.

La seconde est authentique et beaucoup mieux rédigée que la première. Lisez :

Cher monsieur Dupeuty,

Tout le monde me fait compliment de la lettre spirituellement méchante qui a été publiée, hier, dans l'*Événement*, avec ma signature.

Cette lettre n'est pas de moi.

Je dois trop aux journaux pour avoir dit, du *Constitutionnel* et de l'*Union*, ce que l'on me fait dire et ce que je ne me permettrais pas de penser.

Amitiés,

THÉRÈSE.

Un journaliste infatigable, notre cher collaborateur Bab, ne se contente pas des lauriers qu'il cueille à droite et à gauche dans dix journaux et principalement dans les *Théâtres et Concerts parisiens*, journal qu'il rédige en chef, il est engagé par madame Niboyet pour faire un *Journal pour toutes*, le salon de 1866, succédant ainsi à Félix Jahyer.

La deuxième étude sur les Beaux-Arts (Salon de 1866) par Félix Jahyer paraîtra dans le *Gringoire*. Notre rédacteur en chef fera en même temps le Salon au journal de madame Poujade : la *Parisienne*.

Le rédacteur en chef de la *Parisienne*, Eugène Minot, a fait paraître lundi sous le titre *Coups de boutoir* le premier recueil d'une publication en vers que nous recommandons à nos lecteurs.

Voici le programme du grand concert donné à la Cour par les artistes de l'Opéra :

### PREMIÈRE PARTIE

- 1<sup>o</sup> Chœur de Moïse ..... ROSSINI.
  - 2<sup>o</sup> Marche des Faveurs (chant) ..... FAVIER.
- M. Balval.

3° Polonoise de Jérusalem.....	VERDI.
Madame Saxe-Castelmary.	
4° Air du Siège de Corinthe.....	ROSSINI.
M. Faure et les chœurs.	
5° Duo de l'Africaine.....	MEYERBEER.
Madame Saxe-Castelmary et M. Naudin.	
6° Andante du Prophète.....	MEYERBEER.
Mademoiselle Bloch.	
7° Credo d'Esther.....	JULES COHEN.
Madame Saxe-Castelmary, Bloch, MM. Naudin, Faure, Belval et les chœurs.	

DEUXIEME PARTIE

1° Scène d'Orphée.....	GLUCK.
Mademoiselle Bloch et les chœurs.	
2° Romance de Joconde.....	NICOLO.
M. Faure.	
3° Trio de Jérusalem.....	VERDI.
Madame Saxe-Castelmary, MM. Naudin et Belval.	
4° Le Printemps.....	GOUNOD.
M. Faure.	
5° Air de <i>Così fan tutti</i> .....	MOZART.
M. Naudin.	
6° Ave Maria.....	GOUNOD.
Madame Saxe-Castelmary, M. Alard.	

Notre cher Gringoire va bientôt paraître sur la scène du Théâtre-Français, sous les auspices de Théodore de Banville. Voici la distribution des rôles dans la comédie en un acte en prose, lue par le poète à messieurs les sociétaires.

Louis XI.....	Lafontaine.
Gringoire.....	Coquelin.
Simon Fourniez.....	Barré.
Olivier-le-Daim.....	Chéry.
Loyse.....	M <sup>mes</sup> Victoria Lafontaine.
Nicole Andry.....	Ponsin.

AIMÉ FOUCAULT.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

L'Événement a ouvert la marche.

Il a publié : *Henriette Maréchal*.

Non pas parce que c'était une bonne pièce, la combinaison n'eût rien valu.

Mais parce que c'était un four, ce qui est préférable.

Le *Soleil*, un soleil à visière verte, est parti de là pour offrir à ses lecteurs : *Héloïse Parquet*.

Les *Nouvelles* s'empressent de creuser le sillon davantage et nous donnent les *Chanteurs ambulants*.

*Gringoire* ne pouvait rester en arrière.

Devant ces prodigalités ruineuses, mais parfaitement idiotes, de faire lire une pièce qu'on n'a pas la patience d'entendre, il a cherché quelque chose d'atroce pour le servir à ses abonnés.

Il publiera donc, l'année prochaine : le *Coup de Jarnac*, de M. Mestépès.

Nous demandons ce léger délai pour avoir le temps de traiter avec l'auteur qui résiste encore.

Il demande vingt mille francs du manuscrit.

Le *Gringoire* ne peut aller qu'à 19,999 fr. 93 cent. Espérons.

Il faut avouer que ce pauvre Dumaine n'a pas de chance.

C'est le plus charmant garçon de la terre, le directeur le plus honnête que je sache, et voilà les procès qui tombent comme grêle autour de lui.

Il a pris la fantaisie à quinze auteurs d'empoisonner son théâtre de *Bas-de-Cuir*, et comme il n'en peut jouer qu'un, les quatorze autres lui intentent un procès.

Quelle en sera l'issue ?

Je l'ignore.

Mais, à sa place, je sais bien ce que je ferais :

Je n'en jouerais aucun.

Avant de quitter le théâtre de la Gaité, disons encore que le différend qui s'était élevé entre le directeur et les auteurs, à propos de *Cadet la Perle*, a cessé devant une combinaison ingénieuse.

Tout le monde est content. Nous aussi.

Vous seriez-vous douté, en voyant Lassouche, qu'il y avait dans les veines de ce comique du sang de croisé ?

Non, n'est-ce pas ?

Eh bien, pourtant, les journaux l'annoncent, et c'est pour cela que je n'y crois pas, le fait serait vrai.

Il nous faudrait saluer désormais, non plus le modeste Lassouche, mais bien monsieur le baron Bouquin de Lassouche.

Le titre est bon.

Bouquin rappelle assez bien le vieux livre.

Et même le cornet en temps de carnaval.

Les propagateurs de cette nouvelle ajoutent que le nouveau baron se trouverait à la tête d'une fortune considérable.

Ce serait le meilleur de l'affaire.

L'Entr'acte annonce que trois ouvrages reçus au théâtre impérial de l'Opéra-Comique ont été confiés par M. de Leuven à trois lauréats de Rome.

Ce sont MM. Conte, Samuel David et Massenet. Le chiffre trois plait-il aux dieux ?

En tous cas, l'engagement de madame Galli-Marié est renouvelé pour trois ans.

Le cirque du Prince Impérial prépare son ouverture pour la semaine prochaine.

La pièce qu'on doit jouer s'appelle *Abd-el-Kader*.

Les auteurs sont : Fabrice Labrousse et Faulquemont.

Alfred Sirven vient d'être nommé secrétaire général de ce nouveau théâtre.

Nous aurons cet été une troupe dramatique italienne dirigée par M. Ernesto Rossi.

Cet impresario, qui faisait autrefois partie de la troupe de madame Ristori, a loué la salle Ventadour, à partir du 20 mai prochain.

Il se propose d'y passer en revue les chefs-d'œuvre de son pays, en commençant par *Myrrha*.

C'est lui qui dans cette pièce doit jouer le rôle de Cinyras.

Par suite d'un arrangement survenu entre les héritiers Scribe et M. Bagier, *la Sonnanbula*, le *Ballo in maschera*, *l'Elisir* sont rendus au répertoire italien.

Une innovation charmante va être introduite dans les théâtres.

Elle offre un côté trop pratique pour être passée sous silence.

A l'occasion de la centième de *l'Africaine* il y a eu non-seulement un diner, mais encore ce sont les artistes de la création qui l'ont offert à M. Perrin, à MM. Brandus et Dufour.

Voilà donc les auteurs dispensés désormais d'engraisser leurs interprètes.

Le contraire me sourit assez.

Pour peu qu'on ait trois cent soixante-cinq pièces échelonnées dans les théâtres, et qu'elles marchent cent fois chacune, on sera nourri gratis pendant un an.

On placera quelques sous à la caisse d'épargne, cette année-là, à moins qu'elle ne soit bissextille.

Et comme il faut finir gaiement son article, une fois qu'il est commencé, faisons un tour de Cour d'assises.

Il s'agit d'un fiellé coquin dont la conscience n'était pas sans reproches.

Il avait tué son père :

— Accusé, lui dit le président, à l'issue des débats, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense ?

A cette invitation le gredin se lève, se redresse de toute sa taille, et répond au milieu du plus profond silence :

— Oui, un seul mot : que celui qui n'a pas tué au moins un homme, en sa vie, me jette la première pierre.

EDOUARD MONTAGNE.

ÉCHOS

LITTÉRAIRES CONTEMPORAINS

PUBLICATION COLLECTIVE

A. L. BOUË DE VILLIERS,

Directeur-fondateur, éditeur à Evreux.

Les *Echos littéraires*, fondés en 1863, comptent aujourd'hui trois années d'existence et en sont à leur cinquième volume.

De brillants résultats engagent la Direction à persévérer, à donner une extension plus grande à la publication des *Echos littéraires*.

Deux volumes, formant les séries V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> des *Echos littéraires*, paraîtront dans le cours de 1866.

Un de ces volumes se composera d'articles en prose : Romans, Nouvelles, Contes, Études, Fantaisies, etc., etc.

L'autre sera composé de poésies. — Des titres particuliers seront donnés à ces volumes en raison des matières traitées.

Aucun sujet, genre et limite ne sont assignés aux Collaborateurs.

La Politique, bien entendu, est exclue, la loi étant formelle à cet égard.

Les tomes V et VI des *Echos littéraires* seront tirés à 600 exemplaires.

Chacune des Séries forme un beau volume d'environ 300 pages, imprimé sur papier de luxe. — Le prix en est fixé à 2 fr. 50 c. pour les Souscripteurs non collaborateurs.

CONDITIONS D'INSERTION.

Le prix d'insertion est fixé à 1 fr. 50 c. pour chaque page de trente lignes (lignes et blancs compris). — Chaque page d'insertion ainsi payée donne droit à deux exemplaires du volume.

Des conventions particulières auraient lieu pour les articles embrassant un grand nombre de pages.

Adresser franco les manuscrits (à titre de communication provisoire) jusqu'au 1<sup>er</sup> juin, à l'Éditeur, à Evreux. — Joindre des timbres-poste pour la réponse qui sera envoyée dans la huitaine de la réception. — Tout envoi insuffisamment affranchi sera refusé à la poste.

AVIS. — Pour se rendre compte de la forme et de l'esprit de la publication, demander à l'Éditeur l'un des volumes précédents des *Echos*. (Envoi franco contre 2 fr. en timbres-poste.)

ON PEUT S'ABONNER AU

GRINGOIRE

BORDEAUX

Au Bureau de la GAZETTE BLEUE

73, rue Mouneyra.

RENNES

A la Librairie générale de l'Ouest  
place de la Mairie.

METZ

Chez Linden, libraire  
rue du Faisan.

LA PARISIENNE, Journal littéraire, artistique et critique, paraissant tous les 15 jours, abonnement 4 fr. par an. Bureau, 84, rue du Cherche-Midi. Ce journal qui porte pour devise *faire le bien pour le bien, signaler le mérite, découvrir le talent, démasquer l'hypocrisie, détruire les abus, combattre les préjugés* fait appel à tous les talents et accueille avec bienveillance les jeunes auteurs. Tout abonné a droit à une insertion ou à une réclamation. Il y aura dans le courant de l'année, pour ces mêmes abonnés, un concours de poésie et de nouvelles.

LA TRIBUNE LYRIQUE

ARTISTIQUE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

Organe de l'Union intellectuelle de Paris et de la province

Vient de publier les poésies présentées au SIXIÈME CONCOURS.

En vente aux bureaux du journal : *Étude sur les Beaux-Arts* (Salon de 1865), par Félix Jahyer. Un joli volume de 300 pages. Prix : 1 franc.

Imprimé par Charles Noblet, rue Soufflot, 18.